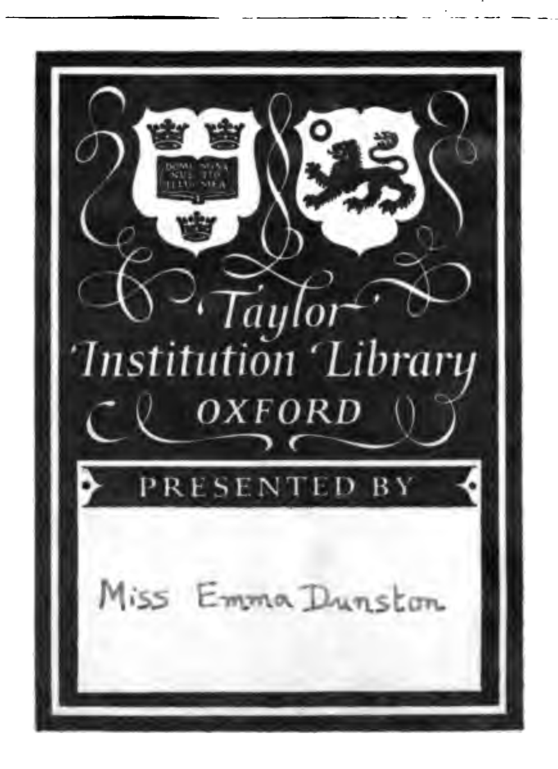



FIDES NON TIMET


EX LIBRIS
ALFRED TOMLINSON


DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

OEUVRES CHOISIES

DE

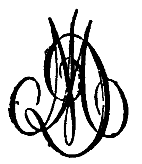
DESTOUCHES.

OEUVRES CHOISIES

DE

DESTOUCHES.

TOME SECOND.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1820.

LE

PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.

LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.

LISIMON, père d'Ariste.

GÉRONTE, oncle d'Ariste.

MÉLITE, femme d'Ariste.

CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.

FINETTE, suivante de Mélite.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez Ariste.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instrumens de mathématiques, et une sphère.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, *seul, en robe-de-chambre.*

OUI, tout m'attache ici ; j'y goûte, avec plaisir,
Les charmes peu connus d'un innocent loisir ;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie ;

Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les muses, aussi-tôt, viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi;
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commandé en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié:
Ici, je suis garçon: là, je suis marié.
Marié! C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver:
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse;
Plus amant que mari, je possède son cœur;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen, est-ce que je déclame?
Ma femme est toute aimable; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avait, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur! c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étais! Ai-je dû présumer

Que le ciel, pour moi seul, eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats;
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, et toujours sans le voir:

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire, à longs traits, avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante:
Tu vantas sa douceur et sa docilité:
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre ?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyais seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être ;
Je m'en flattais du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plutôt ?

ARISTE.

Non. Car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.

Jusques à ce moment j'avais su me contraindre :
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous, désormais, je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et, de ce que je dis, vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable....

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause, à toute heure, une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je-suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connaissance,
Et chaque jour, aussi, nouvelle confidence,
A des femmes, sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie.
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et, pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien
Formé depuis deux ans, à l'insu de mon père,
M'expose, tôt ou tard, à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais, je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse, pour lui, lui deviendra suspecte,
S'il est instruit, enfin, d'un hymen contracté

Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma faiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce serait à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà, pour votre femme, une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat, et me met en souci:
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,

Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pillules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment,
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Dès que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.
On sourit. Par degrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai, pour confidens, la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais, de ce pas, quereller d'importance
Madame votre femme, et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais, avertissez bien ma prudente compagne,
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance, faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.
Je connais Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auraient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissait plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisserait en me donnant la main ;
Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connaître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé ;
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCÈNE IV.

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste, avant que de parler.*

FINETTE, *à part.*

(*Haut.*)

Toujours lire ! Monsieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame

Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans ;
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,

On s'imaginerait que c'est faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette !

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudrait m'écouter,
Quand je parle.

FINETTE.

Ah ! vraiment, qui voudrait s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesserait jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience, enfin, pourrait bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.

Pour moi, j'aimerais mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soû.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point, seulement, qu'elles soient immobiles,
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu;
Et voilà justement ce qui nous affriande!
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande,
Que l'on me défendrait constamment de goûter,
Serait le seul morceau qui pourrait me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! Quel esprit de contradiction!
Quel fond d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus hupés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
Vous avez la raison, et nous avons les charmes;
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement, contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,

Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paraît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous ; et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climussette.

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

(*Haut.*)

Faisons trève, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux, encore un temps, cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe.
Et, qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens ?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les faiblesses,
» C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
» Que cette hydropisie a fait de malheureux !
» Mais, pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux ;
» Un trésor de vertus est le seul où j'aspire.

» Et mon cœur, pour l'avoir, cèderait un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvait prendre au mot,
Vous diriez : serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes;
Et je serais maudit, un jour, par mes enfans,
Si j'étais philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer, quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais, messieurs vos enfans sont encore à venir;
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais, je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à-la-fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte, et rend impertinente;

Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention,
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Sur-tout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser, et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudens
Doivent, au poids de l'or, payer leurs confidens.
(*Il lui donne de l'argent.*)
Voici pour t'apaiser, et t'imposer silence.
(*A part.*)
Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, Monsieur, grandement me pesait:
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'était.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète:
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paîrez bien, je vous réponds de moi.

Mais, à propos, vraiment, j'oubliais de vous dire
Que votre femme... non, que Madame desire...

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah ! j'y suis. Dieu merci :
Que ma maîtresse donc voudrait venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires.

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires ;
Nous aurons, cette nuit, le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler ;
Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

Comment, c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh! non, vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être:
Mais, dans mon cabinet, devriez-vous paraître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui: mais j'avais dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer, si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.

Me traiter de tyran, c'est me faire injustice :
J'exige des égards, et non pas des respects;
Cachez notre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment : est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenait, que pourrait-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penserait... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais, comment empêcher que le monde me voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurais de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur, pour moi, si touchant et si doux ;
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il était connu, je serais trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît ?

ARISTE.

D'avoir eu la faiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse ;
Car vous m'aviez promis, très-solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrais qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en serait seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir long-temps une affaire secrète.
Jamais, sur ce sujet, je ne vous ai trahi.
Je n'ai, jusqu'à présent, que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.

Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connaît pas de plus grande faiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir, du moins, de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette faiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez ; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh bien !
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage, à moins qu'être insensible
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite !

MÉLITE.

Eh bien ?

ARISTE.

Quelle apparence
Que.....

MÉLITE.

J'avais résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.

Je vous laisse un moment rêver à cette affaire.
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

Attendez.... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le Marquis.... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferais tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin, que conclure et que déterminer?
Le Marquis amoureux! Dans le fond de mon ame
Je suis ravi... De quoi? Qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé....
Mon honneur!... Qu'on est sot, quand on est marié!
Allons voir le Marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire, à moi-même, avouer sa faiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle.

SCENE PREMIÈRE.

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir ?

FINETTE.

Oui, Madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime ?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame

J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me ferait souhaiter sa conquête ;

Et j'en viendrais à bout, si je l'avais en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme, et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon ?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que *bientôt* de mes yeux il sentira les coups.
Je veux, dès aujourd'hui, le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise ?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'Etat,
Ne peuvent m'imposer, à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et *se* ferait aimer, s'il était amoureux.
Mais, je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire ;
Je trouverais, pour vous, encore plus de gloire.
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître ;

Vous l'aimez; cependant, si je puis m'y connaître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le Marquis vous conviendrait autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon · j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour....

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connais. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile;
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.

Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée.....
Attends.

FINETTE.

Quoi ?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous serait à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison,
Sitôt qu'il paraîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Hé bien donc! ma maîtresse
De notre philosophe a lassé la tendresse.

Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitait mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes,
Et moi, qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout près d'en verser.

(*Elle pleure.*)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot?

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme, Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?
S'il était mon mari, comme je le voudrais,
Plus il serait soumis, plus je l'approuverais.
Mais, avoir pour ma sœur une telle faiblesse !
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse ;
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur ?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(*Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCENE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON *regarde Céliante quelque temps, sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir ?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais, vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre....

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne saurait jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(*Il s'assied dans un coin.*)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi ?

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

CÉLIANTE, *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :

Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur !

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice ?

DAMON.

Mon Dieu ! non. Je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là ? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Non, non, je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise,
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procèderons dans un petit moment.
Mais je veux, qu'avant tout, votre bouche m'explique,
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment ?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais, que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point?

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Je ne puis plus souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,

Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris ; quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différent sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(*A Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez, quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon !

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes !

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc ; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance ?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance ;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir !

DAMON.

De quoi ?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrais vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentais!

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure, à présent, le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier; c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens:
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.

Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure.

CÉLIANTE.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirais point,
Si je voulais à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, Monsieur, sous un air très-sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis :
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine :
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine :
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserais-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse :
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare,
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment.
S'il fût jamais, Madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée ; ils m'alarment pour vous.
Vous me connaissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Hé bien! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite ?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne saurait me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance ?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais, évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout, partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCENE III.

CÉLIANTE, *seule.*

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée !
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée :
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! N'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.

Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement:
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse:
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devait jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil? Hé bien, suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à-peu-près:
Mais, mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien;

Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point coupable ;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant, vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste ;
malgré vos replis, on vous connaît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connaître, et plus on est content :
Bien d'autres que je suis, n'y gagneraient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la faiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnaît ce soin.
C'est tout mon art. Le vôtre irait un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en était flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi, je l'ai manquée! Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant, mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse....

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner ;

Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurais plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez ; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE, *un livre à la main*, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah ! Monsieur, vous voilà ! Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme....

ARISTE.

Eh! mon Dieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez....

ARISTE.

D'un mari ! C'est fort bien commencé.

De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais, de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, Monsieur?

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur....

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite....

ARISTE.

Oh! Vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite

Par son sang froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos

Il s'agit....

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle:
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée ?

ARISTE.

Et par qui ?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, Mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien Messieurs les beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien ! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant ?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames ;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non ; dites-le vous même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon; ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colère;
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort;
Car vos vivacités me divertissaient fort:
L'une et l'autre y mettait tant d'esprit, tant de grâces..
Allons, ranimez-vous; êtes-vous déjà lasses?

CÉLIANTE.

Divertissez Monsieur.

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avais peu d'envie;
Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez-là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître !

MÉLITE.

Il nous trompait.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(*Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.*)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE.

demeurant immobile, sans regarder Géronte.

Ah, bon Dieu! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux!

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont....

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!

Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe....

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe ;
Vous voulez éluder un éclaircissement:
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrais vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême....

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais....

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non: il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit ; je vous rendrai content.

Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite ?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partaient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment.... je leur disais adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom ! je viens pour affaire importante
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais....

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon oncle, excusez la surprise....

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous:
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VIII.

ARISTE, *seul.*

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret, tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon ! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir....

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment ?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle....

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, Monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez-elle ?

FINETTE.

Oui. Le bon Marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même, devant elle, il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connaissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.*

(*A part.*) (*A Finette.*)
Oui, oui. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plutôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec Madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuira point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCENE IX.

ARISTE, *seul.*

Ma situation est-elle assez cruelle ?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurais tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret....

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?

Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.
J'entrais dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet !
Crier ! nous interrompre ! et vous brusquer tout net !
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non ; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage !
Personne, mieux que vous, n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille ; aurait-il découvert mon secret ?
(*Au Marquis.*)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! En leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire :
Et j'ai querellé ceux qui forgeaient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurais souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? Quelle est votre pensée ?
Ma réputation serait-elle blessée,
Si je....

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie;
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe, et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*A part.*)

Ils auraient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*A part.*)

Eh! mais.... Comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir.... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier;
De choisir un parti ma famille me presse;
Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.
Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement....
Trève donc d'argument. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer!

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?
Mélite, à vos conseils, me paraît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh, non; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire:
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE, *au Marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimait, Madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendait à vous; mais il m'a fait connaître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avait que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.....

(*Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, et lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire...

MÉLITE *veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*

Quoi?.....

LE MARQUIS.

Que vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens :
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage !

MÉLITE, *au Marquis.*

Levez vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant ?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer ?....

ARISTE, *bas à Mélite.*

Contraignez-vous, de grâce.

(*Haut.*)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher ;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devrait tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son âme,
À moins que vous n'ayez entretenu sa flamme :
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai ?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE.

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre :
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Hé bien ! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressemens l'obligeaient à vous voir,
Ont pu, dans votre cœur, exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connaissances.
Ainsi, n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah ! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement :)
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle rirait d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étais comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite.

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent :
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement à Mélite.*

Gracieux ?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirais au bonheur de lui plaire,
Elle voulait aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée :
Et quand mille sermens l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
» Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer, la chose est assurée :
» Mais ma sœur plus aimable, et plus belle que moi,
« Sans doute recevrait vos vœux et votre foi.
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre ;
» Demandez-lui son cœur ; et donnez-lui le vôtre :
» Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.
» J'exige cet effet de votre complaisance ;
» Sinon, je vous défends pour jamais ma présence ».

ARISTE.

Mais vraiment ce discours était plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous ?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi ! pas tout, dites-vous ?
Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimait ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur,
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela ?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre :
Oui j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, *au Marquis.*

Je ne saurais comprendre

Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront, en mon absence,
Attirer plus d'égards et de reconnaissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connais Mélite; et si quelqu'un possède
Son esprit et son cœur, vous souffrez sans remède,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main:
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre;
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas; il aura seul ma confiance entière :
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrais, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc ! je m'en tiens à cette opinion ;
Mais je dirai sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières :
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie ?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimerait vainement ; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer, et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul.*

Je suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.

Une femme constante est un monstre nouveau,
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même, et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je?.. Ah! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien! offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier Marquis : je ne puis le souffrir;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-temps (je l'avoue à regret)
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

(*A part.*) (*Au Marquis.*)
Oh! je m'en doutais bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long-temps, m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendais à vos divins appas,
Si je vous l'avouais?

CÉLIANTE.

Je ne le croirais pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserais prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu ..

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage;

Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.

(*A part.*)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions ?

CÉLIANTE.

Je méditais à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriais en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*

Je croyais vos deux cœurs plus braves que les autres;

Mais dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.

(*A Damon.*)

Vous avez entendu ?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je desire;
Peut-être le dépit produira son effet.

(*A Damon.*)

De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, Monsieur ?

CÉLIANTE, *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux ?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent !

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah, le traître !

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement :
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerais.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connaître
Que je suis plus heureux que je ne croyais l'être ;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avait pu se défendre :
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCENE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlé.

CÉLIANTE.

Hé bien, que vous importe ?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte ?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.

Même avec le Marquis vous osez me surprendre !
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux ?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment !

DAMON.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devais-je être jaloux de cette comédie ?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie ?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer ?

DAMON.

Non pas. Mais le Marquis ne saurait vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison ?

DAMON.

La raison ?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur! Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurais croire; et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira. Mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore;
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez, sur ce sujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le Marquis m'aimerait seulement par dépit?
Il m'offrirait un cœur rebuté par une autre?
Est-ce son sentiment? Serait-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh ! délibère-t-on, quand on donne son cœur ?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment ?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure ;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche, et mon cœur, sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on, à cet excès, pousser la confiance ?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence ?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu ?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder ? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment ;

Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il fallait être moi, pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage;
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...
(*Damon lui baise la main.*)
Ah! traître, malgré moi, tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, et muette, et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur ! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire ;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire ?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendais ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur ?

CÉLIANTE.

Et quel tourment ?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon ? Ce trait-là me paraît singulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons ; cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.

(*A Celiante.*)

Ah, ah! je vous croyais déjà bien loin, Madame.

ARISTE, *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, *à Mélite.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je crois,
Que ces dames étaient toutes deux de Bretagne;
Et, qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, *à Géronte.*

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
(*A Ariste.*)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois...

SCENE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un Monsieur, appellé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je ? Quoi ! mon père ?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel !

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère ?
Ah ! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment ! Quel intérêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne !
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

Ah, mon fils ! quel plaisir je sens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu ; j'allais vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Hé bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

(*A Ariste.*)

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Géronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnais mon frère, et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse; et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle, à son égard, soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive tendresse

Se complait à le voir l'appui de ma vieillesse ;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étais, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère !
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien aimé vous ne laisserez rien ;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserais-je par-là votre délicatesse ?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais, qui lui faites-vous épouser ?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme,

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir ; car c'était une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconciliions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; et vous savez...

GÉRONTE.

J'enrage.
Ventrebleu ! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON.

Sottise ! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquait que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, *seul.*

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre ?
J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me rendre ?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais. Je ne sais où je suis.

SCENE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchais, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène ?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étais indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisait rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent, pour rien, il se mette en courroux,
Lui-même me paraît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, faché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.

Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai, quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et, de plus, votre ami?
Oui, votre ami, mon fils : et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connaître;
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont, depuis si long-temps, prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre ame généreuse;
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Hé bien ! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais, quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?
Tout franc, ce procédé me paraît un peu dur.

ARISTE.

Ah ! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(*A part.*)
Quel mariage ? O ciel ! saurait-il mon secret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement ?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige.
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !
Vous pâlissez ! Pourquoi vous mettre à mes genoux ?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous.

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il.

ARISTE.

C'est ma femme?

LISIMON.

Votre femme ! Comment, vous êtes marié.

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père.
Mais pourquoi, jusqu'ici, m'en avoir fait mystère ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour, et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avait d'autre bien que celui d'être belle :

Vous pouviez m'en blâmer, ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? Est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle, et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc (et j'appuirai la chose)
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;

Et pendant ce délai nous tâcherons....

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère, agissons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre?
(*A Ariste.*) (*A Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre;
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...?

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? Ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parens d'un Marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrais bien leur donner audience.

ARISTE.

Hé bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours, après l'erreur, courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur:
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:
C'est-là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,

Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe ; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connaître :
Il est donc philosophe, ainsi que je disais ;
Et voilà la raison sur quoi je me fondais
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcherait d'agir en homme sage.
Or le sage....

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner,

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin....

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Sur-tout lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense.

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah ! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter ;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCENE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse ?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse :
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme, alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,

Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre ?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi ?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,
C'est le public ; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public ? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre : elle est belle, elle est sage;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi, de votre hymen, êtes-vous donc honteux ?

ARISTE.

Pourquoi ? C'est qu'il me donne un ridicule affreux.

Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret :
J'appréhende, sur-tout, un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux !

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare,
Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'est un point nécessaire :
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre :
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre

A suivre votre plan : et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite ;
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut ; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste ?

ARISTE.

De qui parlez-vous là ?

MÉLITE.

Nous parlons du Marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrais bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut, sur moi, donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leurs encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce serait-là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi, mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paraître charmante.
Etant homme de cour, et parfait connaisseur,
Il m'offense, en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon ?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincère !

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon !

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien !

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme ?

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination ! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier, est-il temps de vous taire ?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas ;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi l'empêcher! Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Hé bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose! Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera!
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connaître
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait ; je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

Après les avoir observés quelque temps.

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(*Regardant Mélite.*)
L'une baisse les yeux, et paraît interdite.
(*Regardant Céliante.*)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts sourit malignement ;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante ;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien ?
Ne finirons-nous point ce muet entretien ?
(*A Mélite.*)
Pour la dernière fois, écoutez-moi, Madame :
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.

J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire :
Et, si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti,
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire;
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendrait un homme tel que vous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joûriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre :
Mais ce n'est encor rien ; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cet enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paraît rien, cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile :
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'était destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.

Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez!

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange?
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrète Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.

Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée!

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter :
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette;
Et ceux qu'elles avaient choisis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques instans.
On sait même le nom du mari de Mélite;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.

(*Il rit.*)

Ne le pourriez-vous point connaître à ce portrait?

ARISTE.

A-peu-près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,

Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.
(*Il sort en riant.*)

SCÈNE X.

ARISTE, *seul.*

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? Et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici, la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc ?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange faiblesse !
Que dira-t-on de vous ?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi ! cet esprit nourri de la sagesse antique,
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnaissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre, en faisaient leur délice.
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvaient un instant ébranler les esprits.
Immobiles rochers, ils défiaient l'orage;
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrâce?
Je voudrais qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas;
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont, à mes dépens, réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc, quand la cour et la ville?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?

Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit, et pures bagatelles?

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, et me montrer au doigt;
Je n'y pourrais survivre, une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente:
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola! quelqu'un.

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur !

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame
Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous ?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh ! je ne suis pas sot ;
Je le savais fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu ! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel ?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un lien solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance.
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causait son erreur;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain, suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah ! j'aperçois Mélite.
Que je suis agité ! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Hé bien, que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce allez trouver mon père;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence:
Allez: je vous attends avec impatience.

SCENE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous vois?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(*A Mélite.*)
Ma femme, désormais, vous serez satisfaite.

MÉLITE.

Eh quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète.
Et, grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi? vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse.

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi;
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageais tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTE.

Hé bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi; soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;

Voyez si vous pouvez y renoncer aussi ;
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi, pour un mari vous serez complaisante,
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante ?

MÉLITE.

(*A Ariste.*)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avaient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu de parens,
Et trouve, pour cela, vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel ! que nous dites-vous ?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père ?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne !

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint, n'a plus rien qui m'étonne :
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien,
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire ;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnais Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paraissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel! protège-nous, j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur?

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi ! vous croyez encor que je vous aime, moi ?

DAMON.

La question me charme ! Eh ! parbleu, jele croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah, quelle vision ! Moi, Finette, je l'aime ?
Est-il vrai ?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame,
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah ! je voudrais le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela ?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croirait-on pas, de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croirait qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence !
Qui ? moi, j'épouserais un homme sans naissance !

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant ?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse ?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh, mais !... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous ?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeait à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste.

Nous songerons à nous, quand je saurai son sort.
J'èntends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe! ô le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parlèr que par ses actions?
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh, mon frère!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite:

Mais qu'il sache, morbleu ! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ! ce neveu si cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais....

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah ! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me la donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire.
Je m'en vais en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou, plutôt, la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah ! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CÉLIANTE.

Et quand cela serait, qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu, quelle commère !

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, Monsieur, vous êtes le beau-père ?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté

De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat, sans vous faire prier.

(*A Géronte.*)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance.
Oh bien! tenez de moi, pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux, cent fois, que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devait, tout d'abord, désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avait dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela!

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant, vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurais été, peut-être, aussi sot que mon frère :
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu ! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même, en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.

Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous ?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille, à cet attentat, prêter son ministère :
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garans.
Si vous connaissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et sur-tout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preuves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves ?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement !

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme ?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente ;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Hé bien, vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh ! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas ?

ARISTE, *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous ?

LISIMON.

Que vois-je ?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame,

Que mon oncle, et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi, j'aurais insulté votre oncle, et votre père!
Et! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenaient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étais votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire,
Qu'après m'avoir promis, et juré mille fois,

Que son père, avec joie, approuverait son choix.
(*A Lisimon.*)
C'est à vous (je le vois) qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame.
Mon fils ne pouvait prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraînerait le mien,
Si ce fils, pour vous deux, avait assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourrait résister à sa voix de sirène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parens du marquis du Lauret,

Qu'il aurait tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse, Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses:
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.

(*A Ariste.*)

Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurais su m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries.
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.

(*A Géronte.*)

Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Hé bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrais le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulais vous faire!

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.

Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux :
Mais quand je serais né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrais plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition,
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulais vous punir ;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas ?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire :
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.

Il vous cachait son rang. Mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint ; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion !

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds ;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN.

LE

GLORIEUX,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

Cette Comédie vient d'être reçue si favorablement du public, que je me croirais indigne des applaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçais pas de lui en témoigner ma reconnaissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer ; mais pour la faire éclater d'une manière sensible, je promets à ce même public, à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins, ni travaux, pour méri-

ter la continuation de ses suffrages. Quoique les caractères semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très-convaincu des difficultés et des périls de l'entreprise, parce que les caractères les plus faciles et les plus saillans ont déjà paru sur la scène. Mais comme les succès redoublent mon zèle, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement approuvé. On sait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Et que je crois que l'art dramatique n'est estimable, qu'autant qu'il a pour but d'instruire en divertissant. J'ai toujours eu pour maxime incontestable, que,

quelque amusante que puisse être une Comédie, c'est un ouvrage imparfait et même dangereux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs, de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour, qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. Tous mes spectateurs ont fait connaître unanimement, et, si je l'ose dire, d'une manière bien flatteuse pour moi, qu'ils se livraient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici, qu'en m'honorant de leurs applaudissemens, ils se sont fait honneur à eux-mêmes. Car enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre nation, si fameuse d'ailleurs par tant de qualités, que de faire aujourd'hui connaître à tout l'Univers, que les Comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que

célui de plaire et de divertir, ne peuvent la divertir et lui plaire long-temps, que lorsqu'elle trouve dans cet agréable spectacle, non-seulement ce qui peut le rendre innocent et permis, mais même ce qui peut contribuer à l'instruire et à la corriger ? Il est donc de mon devoir, en payant au public le juste tribut qu'il attend de ma reconnaissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour les ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée ; et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes Ouvrages, remplis au surplus

d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de spectateurs, que je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime, que les talens nécessaires pour y parvenir. Toute la gloire dont je puisse me flatter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoiqu'après l'incomparable Molière, il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire, que celui de marcher sur ses traces. Mais quelle témérité de vouloir suivre un modèle, que les auteurs les plus sages et les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable! Il ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler: trop heureux, si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre supportables après lui! C'est à quoi je me suis borné dans mes Ouvrages dramatiques; et c'est sans doute à cette précau-

tion essentielle, que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je n'en suis pas moins redevable à l'art des acteurs, qui en ont employé tous les ressorts et toutes les finesses, principalement dans cette dernière Comédie, pour signaler leur zèle et leur amitié pour moi. Je leur dois à tous, sans nulle exception, cette justice; et je la leur rends avec d'autant plus de plaisir, que le public l'autorise par ses applaudissemens. M. Quinault l'aîné, dans le rôle de Lycandre, a fait voir qu'il sait se transformer en toutes sortes de caractères; que, quelque différens qu'ils puissent être les uns des autres, ils lui fournissent également une occasion brillante de faire admirer ses talens et son esprit, et qu'il peut se donner le ton, la gravité, les entrailles de père, avec autant de justesse, de pré-

cision et de vérité, qu'il s'approprie les saillies, la vivacité et les grâces d'un jeune homme, quand il est question de les représenter. Quelle estime, quelle vénération, quel amour n'a-t-il point inspirés, pour le malheureux père du comte de Tufière et de Lisette?

Je dois les mêmes louanges à son frère, M. Dufresne, qui a trouvé l'art d'annoncer le caractère du GLORIEUX, même avant que de prononcer une parole, et par la seule manière de se présenter sur la scène. Quelle noblesse dans son port! Quelle grandeur dans son air! Quelle fierté dans sa démarche! Quel art, quelles grâces, quelle vérité dans tout le débit du rôle, et quelle finesse, quelle variété dans tous les jeux de théâtre!

Jamais personnage ne fut plus difficile à représenter que celui de Lisette,

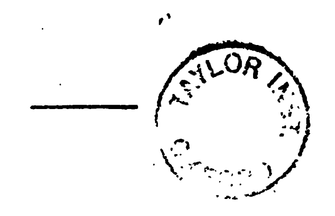
fille de condition, et femme-de-chambre en même temps. Etre trop comique, c'était démentir sa naissance. Etre trop sérieuse, c'était s'exposer à refroidir l'action, et à rendre le personnage ennuyeux. Il s'agissait de trouver un juste milieu, entre les saillies et les vivacités d'une suivante, et la noble retenue d'une fille de qualité. C'est ce qu'on vient de voir exécuter avec tant de succès, par l'excellente actrice (*) chargée du rôle de Lisette.

Me sera-t-il permis de faire souvenir le public de l'air de confiance, de joie, de naïveté, et des plaisantes brusqueries de Lisimon, ou plutôt de l'acteur (**) judicieux et naturel qui a paru sous le nom de ce bourgeois anobli? L'extrême plai-

(*) Mademoiselle Quinault.
(**) M. Duchemin.

sir qu'il a fait aux spectateurs, ne me laisse assurément aucun lieu de douter qu'il n'ait beaucoup contribué au succès de mon Ouvrage.

Je me ferais encore un devoir bien agréable, de faire ici l'éloge de mes autres acteurs, si la crainte d'ennuyer, par un trop long détail, ne mettait, malgré moi, des bornes à ma reconnaissance.



ACTEURS.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.
LA FLEUR, laquais du Comte.
M. JOSSE, Notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
PLUSIEURS AUTRES LAQUAIS du Comte.

La scène est à Paris, dans un Hôtel garni.

LE

GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

LISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! ma foi, la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurais voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étais vif, et j'enrageais d'attendre.
Rien ne pouvait calmer mes desirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable ?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous : et je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairais bien mieux.

LISETTE.

A moi ? Je vous fuirais, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori ;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi ?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien ?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste ; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre maître est froid et sérieux ;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart-d'heure.
Quel est son caractère ? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime ; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse ;
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant d'aimer, dit-on,
Il faut connaître à fond ; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connaître ;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine ;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur ;
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère !
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent

Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent!
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non; point capricieuse,
Point coquette, et sur-tout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du Comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connaître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse.
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière, est un titre réel;
Et son air de grandeur est un air naturel:
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France

Convient de sa valeur, et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vîte au second.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, La Fleur? Que fait Monsieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joue; et qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paraît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi!

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connaître,
Vous êtes factotum de Monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux.
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, La Fleur : je te croyais plus sage.
Servir Monsieur le Comte, est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter ? Éclaircis-moi ce point.

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère Demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela ?

LA FLEUR.

Comment donc! que t'importe ?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte ?
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement :
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...

Qui voulait qu'on parlât, et qui parlait sans cesse.
On ne s'ennuyait point. Tous les jours tour-à-tour
Elle nous chantait pouille avant le point du jour.
C'était un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon!
Avec Monsieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerais autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher; cela me pousse à bout;
Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout,
Le silence me tue: et... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LA FLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est-là sa folie.

LA FLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisait pas de fort gros avantages;
Il me nourrissait mal; me payait mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissait aller presque aussi nu qu'un ver:
Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire;
Et que de mon côté je pouvais tout lui dire.
Il m'appelait son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour Monsieur le Comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent; fier comme un Écossais.
Je ne puis le souffrir, à vous parler français:
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulais servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience: à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerais mieux deux mots, que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre La Fleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est-là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disait un mot, il croirait s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,

C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce.
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oserait parler de peur de parler mal;
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité.
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets.

Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute ?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi ?
Du moins, il le paraît.

PASQUIN.

Riche ? Non, Dieu merci :
Car c'est-là quelquefois ce qui rabat sa gloire.
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment :
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement :
C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune ?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude : il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles,
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit ;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le Comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle ; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable ;

Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenans, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Cè vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant, embrasse-moi bien fort.
Comment donc! tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh ! fi donc ! Tu te moques, je pense ?
J'arrive de campagne ; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours.... Quel est ce garçon-là ?
Tête-à-tête tous deux ! Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étais pas si fière ?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort ; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant ? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement ?

PASQUIN.

Diable ! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte ?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrètes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau ! Fût-il prince, morbleu !
Je le refuserais. Nous allons voir beau jeu ;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfans ;
Que j'en veux disposer ? Mais est-elle céans ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi ? C'est que je suis ici.
Belle demande !

LISETTE.

Mais....

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste; et je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si Madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connaissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête-à-tête ; et ma vive tendresse....
Où vas-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse ;
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Moi ? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends, et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oserait céans ? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi ;
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous.

LISIMON.

Oui, ma petite reine,
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;
Habits, ajustemens, rien ne te manquera;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu, maintenant?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne dame,
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc !

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît;
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu ?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de Monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connaître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh ! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends....

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours !

LISIMON.

Quoi ! friponne, me faire une telle incartade !

SCENE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous !

VALÈRE.

Qui ? moi ?
On crioit au secours ; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais....

LISIMON.

Votre aspect me gêne.

Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De Monsieur; sortez vîte; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*A Valère.*)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.

(*En sortant.*)
Traître, tu le paîras.

SCENE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa faible santé,
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il ferait mon bonheur,

S'il pouvait s'accomplir : mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez ; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans ; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout ; et mon ame ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont-là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père ?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous ; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme,
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme ;
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre ; et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paraît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire :
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois ; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avais-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serais plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle! et vous tint-on parole,
Par de justes égards?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurais prévenu,

Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez ? Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure.
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter ; mais, dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu ?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous était connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime ?
Vous rougissez !

LISETTE.

Qui ? moi ? me feriez-vous un crime
De lui rendre justice ?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche, il vous voit souvent ?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes-jeune, aimable, et sans expérience ;
Voilà bien des écueils !

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme ?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Hé! mon Dieu! qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe ? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout ?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc! ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, Monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connaîtront, de former ces beaux nœuds;
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort ?
Mon père est-il vivant ?

LYCANDRE.

Il respire ; il vous aime ;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi ?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre ; et gardez le silence,
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance !
Ah ! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans ?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah ! Monsieur, je prévois

Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre:
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens ;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est-là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

Dois-je me réjouir ? Dois-je m'inquiéter ?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre ; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non ; il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fière,
Afin que je me croye au-dessus de Valère ;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui ; tout bien pesé ; m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue !
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré....
Pauvre Lisette ! Hélas ! ton règne a peu duré !
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe ;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avais beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard,
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devrait me réjouir, et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh! oh! le trait sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,

Sur ce que je vous dis ; et cependant ce trait,
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu : mais je ne puis me taire,
Et, quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi ? vous pouvez....

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon homme m'a dit.... Vous allez vous moquer.

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et sur-tout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? Votre bien? Plût au ciel! Je soupire,
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parens que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non : on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis.... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(*Il se met à genoux.*)

LISETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;

A vous manquer d'égards je pourrais l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère,
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend sur-tout de me faire connaître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir....

VALÈRE.

Eh bien! je me tairai.
Je suis dans une joie.... Oh! je me contraindrai.
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'elle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi.

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle?

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez....

LISETTE, *bas à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette....

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect....

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car Mademoiselle....
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous.... Adieu.

(Il sort brusquement.)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague :
Qu'en dites-vous ? je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect ?
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine ?

LISETTE.

Quoi ?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh ! oui, oui, je devine.
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimerait, serait-ce un crime ?

ISABELLE.

Non.
Mais....

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie ;
Mais bon ! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connais sa droiture et sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah! ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant.
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, et l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étais point

Ce que je suis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point
Qu'il ferait son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon ame.
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais je lui réponds.... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse,
Si j'étais un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir;
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.

Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connaissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferais bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve.

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.

Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure ;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connaissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connaître
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter, se fait aimer long-temps.
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours ; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui ? moi ?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue ;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point ?

Cet homme est le phénix ; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment ;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercîrez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer ? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences:
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCENE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

Madame.... Je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous....

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah, Madame?... De grâce,

Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne.

(*A Lisette.*)

L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous?
O ciel! devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.

(*A Isabelle.*)
A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurais.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçois
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux;
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *à Lisette.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas à Isabelle.*

Hé bien! interrogez-le : il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Vous-même, avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, Monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Ça, pour la relever, employons mon génie.
(*A part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchans vers ;
Ainsi j'en pourrais bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paraît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est-là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.

(*A Isabelle.*)

Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu ! Qu'avez-vous ?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur !

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur

Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(*Il met ses gants avec précipitation.*)

Madame, vous plaît-il de me donner la main ?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame ?

ISABELLE.

Ah ! Monsieur, à toute heure.

Mais ne me suivez point, de grâce.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure

Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité,

J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté

De ne pas prendre garde à mon impolitesse,

Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(*Philinte lui donne la main et la reconduit.*)

SCENE VI.

PHILINTE, *seul.*

Cette migraine-là vient bien subitement.

C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.

C'est ma timidité, que je ne saurais vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux ! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisans !
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

Cette lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je crois ?

PHILINTE, *lit.*

Au Comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi ;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(*A part.*)

Ah, Monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà, quelqu'un des gens du comte de Tufière?

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche.
J'ignorais qu'il fallût vous appeler Monsieur :
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trève de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point :
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour Monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que, pour Monsieur Pasquin, je suis plein de respect.

SCENE IX.

PASQUIN, *seul.*

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Friseut l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat.
Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnaître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal.
Mais j'entends du fracas. Ah ! C'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient, tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE, *entre en marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles.

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.

Tenez. Serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue !
A ce charmant objet je me sens l'ame émue.

(*Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu ?

PASQUIN,

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui prenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table ; deux autres un fauteuil ; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier ; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire, après l'avoir prise.*

Ah ! c'est du petit Duc ?

PASQUIN.

Non, un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la Princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise ?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous ?

PASQUIN.

J'entends.

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin !

PASQUIN.

Monsieur ?

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LA FLEUR, *au Comte.*

Monsieur...

LE COMTE.

Comment ?

LA FLEUR.

Oserais-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois ! Holà, qu'il se retire,

Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à La Fleur.*

Je te l'avais prédit.

Va-t-en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le Comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivait.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnait du Monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(*Il déchire la lettre.*)

Ote-moi cette table. Hé bien? que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez ; mais...

LE COMTE.

Oh ! trève de discours !

PASQUIN *lit.*

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit ! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
» Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule,
» Que par vos procédés, dont il est en courroux,
» Vous vous rendez très-ridicule. »

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je ?

LE COMTE.

Oui, oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN, *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
» Mais.... »

LE COMTE.

Vous ne manquez pas ! Ah ! vraiment, je le croi !
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi !

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
» Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
» Apprenez que chacun s'irrite
» De votre orgueil impertinent. »

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud !....

PASQUIN.

Fort bien ; le trait est impayable !
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable ?
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah ! je vous apprendrai....

PASQUIN.

Quoi ! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui ? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur....

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent ?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte ?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*A part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrais connaître l'écriture.

(*Il lit.*)

« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
» Emprunte une main étrangère ; »

(*Haut.*)

Il fait fort bien.

« Mais il ne vous cache son nom,
» Que pour donner le temps à votre ame trop fière
« De se prêter à la seule raison ;
» Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,
» Vous demander si votre humeur altière
» Aura baissé de quelque ton. »

(*Il jette le billet.*)

Voilà, sur ma parole, un hardi personnage !
S'il vient, il paîra cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant ?
Plus j'y pense...

SCENE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il se monte ?

PASQUIN.

A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montait à quatre cents, et j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe ?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non ;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour,
J'ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah, Monsieur ! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse ;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité,
Perd beaucoup de son lustre, où règne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère....

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étais bien assuré qu'il ferait son devoir.

PASQUIN.

Il faudrait vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(*Le Comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on. Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin qui présente un siége.*

Faites asseoir Monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi : car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment pour jamais soit bannie.
Oh ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien ! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,

Il faut baisser d'un cran, et changer de manière,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si....

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et sur-tout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la porte.

SCENE XV.

PASQUIN, *seul.*

Voilà mon Glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience :
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que, me connaissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins, pour le gagner, vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en était enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serais son gendre;
Sa fille était ravie, et me faisait entendre
Combien à ce discours son cœur prenait de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon homme, il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est-là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet, dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs, quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui, le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique;
Et leur persuader que, par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de Monsieur votre père,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion....

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue;
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette sur-tout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurais trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,

Sans dire que ce soit de concert avec moi :
J'approuve ce commerce ; il convient d'elle à toi.
On vient, sors, et sur-tout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous ; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse ;
Que par vous mon bonheur me sera confirmé ;
J'aspire à votre main ; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserais-je prétendre ?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense ; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime ;

Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète ?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-discrète...

LE COMTE.

Votre amie ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble ?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

Quoi ! Lisette avec vous est en société ?
Je ne vous croyais pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser ; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux ; on me l'avait bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, et nous devons, peut-être,
Avant le mariage un peu mieux nous connaître;
Examiner à fond quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendais de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyais mériter que, d'une ardeur sincère,
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que, du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne, osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;

Et ce doute obligeant, qui ne pourrait vous nuire,
Calmerait un soupçon que je voudrais détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agirait que trop tôt.

SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez Monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(*Il veut sortir.*)

J'en serai très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur ?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître,
Qui me traversera ?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère !

VALÈRE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela serait plaisant !

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant !

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle ?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez !

VALÈRE.

Pourquoi ?

LE COMTE.

C'est que j'avais compté qu'elle serait pour moi.
J'avais imaginé que mon rang, ma naissance
Méritaient des égards et de la déférence ;
Que bien d'autres raisons que je pourrais citer,
Si j'étais assez vain pour oser me vanter,
Feraient pencher pour moi Madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire ?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu ;
Et loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui ? nous, vous mépriser ? En recherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah ! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mère est pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagemens ;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh ! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non : mais, à dire vrai, c'est un homme estimable ;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer,
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un faible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble répartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étais proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
ualités respectables. Du reste,
t l'en convaincre, et plus il est modeste.
r son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il aurait un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi!
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
(Car je suis ennemi de la présomption)
Que si Philinte était d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me serait connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monsieur, vous connaissiez mon nom,
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monsieur; car le nom de Tufière,
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! Monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur.
Et je...

LE COMTE.

Parbleu ! je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence ;
Car, je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportait sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris !

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! Ce terme-là m'étonne ;
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc ! D'un rival prenez-vous le parti ?

ISABELLE.

Non pas ; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte ;
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire ;
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé, même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.

Mais qu'est ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur,
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est, et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime, en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et, de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable

Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout, quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne ; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse ;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose ; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds ?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs

Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas : changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop ;
Chassez le naturel, il revient au galop.
Mais du moins je vous dis : songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre ;
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car après tout, Monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente ;
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut ?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut!
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentimens qu'inspire une haute naissance !
Si je m'en croyais... Non ; je veux prendre sur moi.

L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connaître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCENE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*
Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurais différer davantage.

LE COMTE.
Très-obligé, Monsieur. D'où nous connaissons-nous?

PHILINTE.
Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connaître.
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.
Cela peut bien être.

PHILINTE.
Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(*En faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh ! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il ? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami ; vous le savez, je pense ?

LE COMTE.

Que m'importe cela ?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport (et j'en suis peu surpris)
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltait fort ; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah ! Monsieur, point du tout ; je me connais ; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyais avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monsieur?

PHILINTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère;
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature envers moi, moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif, et très-opiniâtre;
Sur-tout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.

Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace!

PHILINTE.

Moi, Monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper là gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnaissez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur mettant ses gants.*

Je suis reconnaissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu! chez moi, faire un pareil vacarme!
Par la mort! le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, Monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison, si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérens.
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que Madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole.
Si pour me chicaner Madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi, recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerais, si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh ! là, là, patience.

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel-esprit, et n'a que du caquet.
O la méchante femme ! Avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable.
De sang-froid, tout-à-l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera, si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étais résigné
A souffrir ce malheur, dès qu'elle aura signé;
Qu'immédiatement après sa signature

Elle pourrait aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette, avec gémissement,
L'ont vite secourue ; et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera;
Et toutes pleureront, tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyais pas un si puissant seigneur.
Comment diable! Ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connaîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoîrez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger.

LISIMON.

Oh! trève à votre humeur fière;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour traucher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,

Puisque, dans mon dépit, son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et Monsieur désormais dépendra de Madame.
Bel honneur que je fais à Messieurs les maris!
Non; il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre;
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

Ils entrent par deux différens côtés du théâtre ; Pasquin le premier, et marchant fort vîte.

LISETTE.

Quoi ! sans me regarder, doubler ainsi le pas !

PASQUIN.

Ah ! ma reine, pardon ; je ne vous voyais pas.
Auriez-vous, par hasard, quelque chose à me dire ?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

PASQUIN.

Le puis-je ?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.



LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire,
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière ?

PASQUIN.

(*A part.*)

Si je l'ai vu ? Cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit ?

PASQUIN.

Comment !
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone ! bon Dieu ! quel grand mot est-ce là ?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.

Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours, entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...
Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zône...
Par trois angles saillans, forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du Comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte,
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus;
Tout cela ne saurait manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Un menteur qui n'a point de mémoire,
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avait pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paraît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étais indiscrète,
Je ferais tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! Vous voilà, Monsieur? vraiment! j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurais bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant Monsieur le Comte,

Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte.
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avait eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que demoiselle, ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(*Voyant Lycandre.*)

Par quel motif?... Et quoi! cette vieille figure
Viendra-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie!

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur,
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien ; ne ménage personne ;
Et plus je le connais, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible,

Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe ; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté !
De l'autre, quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui.
Il devait à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paraît point. Vous me trompiez, peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience ; il va bientôt paraître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connaît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour,
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent:
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père.
Heureuse, si je puis et mille et mille fois
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre père ; il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mère.
Par son faste, les biens se sont évanouis :
Son orgueil a causé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse ; et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il voulait se venger ; il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,

Tua son ennemi ; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Par effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache ; aussitôt
Un arrêt le condamne. Et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;
Et son orgueil puni l'a conduite au tombeau.

LISETTE.

Ciel! Que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avais au couvent, et qui m'était si chère?

LYCANDRE.

C'était votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étais née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste, autant qu'infortunée;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.

C'est ainsi que l'avait ordonné votre père ;
Et sa précaution vous était nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir ; et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt ?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissans à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès ;
Et deux des faux témoins, près de perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendait les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles :
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher ? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, Monsieur ; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux ;
Il vous voit ; il vous parle ; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connais votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère! Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus,
Quand il vous connaîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le Comte est mon frère, et, dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon faible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,

Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connaître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paraître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connaît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connaît. Rentrez,
Ma fille. Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrais lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler! Qui? Vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que, dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... (car je perds patience)
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,

(*A Lycandre.*)

Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais, si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez; on ne l'est point, quand on connaît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrègent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vîte, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi.

Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!

Vous vous exposez?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN, *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LYCANDRE, *seul.*

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins, si mon fils pouvait se reconnaître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plierait sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah! c'est mon père!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc! Le voilà comme pétrifié!

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(*A Pasquin.*)

Je croyais... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère.
Voilà votre motif. Et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.

C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui ? moi, je vous méprise ? Osez-vous le penser ?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? Prouvez-le moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille ?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence ?

Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends..La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh ! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat ;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre faiblesse ;
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse ;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au Comte.*

Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher ; votre froideur m'étonne ;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment ?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage ;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage !

Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins, car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien !

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au Comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paraît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connaître, et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grace : et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien!

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir.

LISIMON.

Oui vraiment,

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au Comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression!

LE COMTE, *d'un air un peu fier à Lycandre.*

Mais, Monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire.
Faites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre?
Il va se découvrir.

LISIMON, *au Comte.*

Ce vieillard est bien vert,
Ce me semble?

LE COMTE, *à Lisimon.*

(*A Lycandre.*)

Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au Comte.*

Faites ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

23*

LISIMON.

Ma femme vous attend. Venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE.

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.
(*A part.*)
Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille,
Bon homme? Expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et, s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avait besoin. Je le connais.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON, *au Comte.*

(*A Lycandre.*)
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte.

LYCANDRE.

Je ne saurais vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor ?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE, *au Comte, bas.*

Je ne veux point mentir.

(*A Lisimon.*)

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire ;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trève de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier, solliciter! Je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour.
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille;
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.

C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH çà ! Mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres desirs paraît moins opposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;

Il vous a demandée; et cette ame si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière!
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisait comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avait peine à descendre.
Mon père, avec ardeur, sollicitait pour lui;
A peine de deux mots lui prêtait-il l'appui;
Et, sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le Comte a si bien fait que tout était rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connaissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser, quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption!
C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent: mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCENE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paraître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étais incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirais,
Si je vous aimais moins. Mais enfin je voudrais
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorais tantôt, et ne pouvais le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi? faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? Quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Ça, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignais un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment! Mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,

Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! J'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus!
Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile!
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en père de famille.
Courage. Disposez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette!...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle:
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette;
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon!

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier;
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrais trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnaissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(*A part.*)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrète.
(*A Valère.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(*A Valère qui veut sortir.*)

Ah ! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble ?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future ?

LISIMON.

A-peu-près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur ?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment ! se faire attendre ! Oh ! cela n'est pas bien ;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, M. Josse ; et nous, prenons séance.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE.

Ils sont tous assis, excepté Lisette.

M. JOSSE, *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

Par-devant...

LISIMON, *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE, *lit.*

Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présens...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi !
Vous ne vous tairez point ? Est-il temps que l'on cause ?
Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang :
Je ne les savais point ; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléra. Voyez quelle largeur !

LE COMTE.

(*Il dicte.*)

Écrivez donc. Très-haut et très-puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très-puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant,*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis...

M. JOSSE.

Oh! quelle kyrielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.

(*Il répète.*)

Philogènes, Louis... Après.

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au Notaire.*

Continuez. Baron

De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père;
Mais comme, après sa mort, j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*A Isabelle.*)
Je te fais compliment, Madame la Marquise.

M. JOSSE, *au Comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment tout? Seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, *à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je ne saurais me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à Isabelle.*

C'est le faible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*Il lit.*)

A vous présentement, Monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine !

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! c'est-là votre nom ?
Antoine ! est-il possible ?

LISIMON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, Monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui? moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.

(*Il dicte.*)

Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE,

Vous vous moquez, je crois! L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(*A Lisimon.*)
Ça, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, Monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous? Parbleu! c'est Monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat! par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc-là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, *à Lisimon.*

L'état où je parais, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.

(*Au Comte.*)

Je la lui réservais. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnais-moi.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous voilà toute en pleurs,
Lisette?

LISETTE, *à Isabelle.*

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez? rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît plus.
Oui, je suis votre fils; et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerais, morbleu! que vous êtes son père.

LYCANDRE, *relève le Comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé;
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.

Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang;
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle; et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? Juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang, et ma naissance;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui, je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille; Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme-de-chambre!

LYCANDRE, *au Comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au Comte.*

En me reconnaissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir; je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très-beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, Monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point, sans se trouver marquis.
(*Au Comte.*)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir, que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentimens feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon :
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et, s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non : je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

FIN.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SECOND.



